

74 LETTRES DU PAPE
mais ce n'est pas une longue vie
que j'ambitionne.

Aimez-moi toujours comme
votre meilleur ami, comme celui
de votre famille, & comme la
personne qui desire le plus sincé-
rement de vous savoir heureux.

Mes complimens à votre chere
épouse, que je voudrois voir
pour les dépenses aussi raisonna-
ble que vous; mais cela viendra.
Le bonheur de cette vie consiste
à toujours espérer.

A Rome, ce 30 Septembre 1756.

LET T R E X C I I I .

Au même.

Vous verrez, mon ami, par les
Mémoires ci-joints de vos deux
Collegues, qui se déchirent à

CLÉMENT XIV. 75
belles dents, que l'étude ne nous
exempte pas des foibleffes atta-
chées à l'humanité.

Cependant les savans devroient
donner l'exemple de la modéra-
tion, & laisser les querelles &
les jalousies au bas peuple, com-
me son élément. Chaque siecle a
produit des combats littéraires
bien humilians pour la raison &
pour l'esprit. Le mérite de l'un
n'est pas le mérite de l'autre; &
je ne vois pas pourquoi l'envie
s'acharne à décrier ceux qui ont
de la réputation. J'aimerois mieux
n'avoir lu de ma vie, que de
concevoir la moindre haine con-
tre un Ecrivain. S'il écrit bien,
je l'admire; s'il écrit mal, je l'ex-
cuse, m'imaginant qu'il a fait
de son mieux.

Plus il y a de petits esprits qui se mettent sur les rangs pour écrire, & plus ils se détestent & se déchirent. Les hommes de génie ressemblent aux dogues, qui méprisent les insultes des petits chiens. On ne répond pas aux critiques, lorsqu'on est vraiment grand : l'art de se taire est la meilleure maniere de répondre aux fatyres.

La Littérature est plus sujette aux escarmouches que les Sciences, parce qu'elle n'applique pas de même. Les Savans s'absorbent dans l'étude, & n'ont point d'oreilles pour entendre les rumeurs & les murmures de la jalousie, tandis que les Littérateurs comme les troupes légères, se répandent de toutes parts, & sont tou-

jours aux aguets pour tout savoir.

Delà vient que les François s'escriment assez souvent dans leurs Ecrits, de la maniere la plus odieuse, parce qu'ils ont ordinairement beaucoup plus de Littérateurs que de Savans. Leur esprit agréable & léger les entraîne plutôt du côté des Lettres, que du côté des Sciences. Ils craignent d'engager leur liberté, & de contraindre trop leur gaiété, en se livrant à des recherches & à des calculs. Un Savant est presque toujours l'homme de la postérité; & le Littérateur est celui de son siècle : & comme on se dépêche d'avoir de la réputation, parce que l'amour-propre veut jouir sur le champ, on préfère à une gloire durable, un éclat éphémère.

Je suis ravi de ce que votre épouse a été sensible à vos remontrances : elle finira peut-être par devenir avare ; mais prenez-y garde , car elle vous feroit mourir de faim ; & un Médecin ne doit connoître la diete que pour ceux qu'il traite.

Je n'ai guere le temps de lire l'ouvrage que vous m'indiquez : cependant vous me parlez si magnifiquement de sa latinité, que je tâcherai de le parcourir. Il y a des livres que j'effleure dans un clin d'œil ; d'autres que j'approfondis de maniere à ne rien perdre ; cela dépend des sujets qu'ils traitent, & de la façon dont ils les exposent.

J'aime un ouvrage, dont les chapitres, comme autant d'ave-

nues, me conduisent agréablement à quelque perspective intéressante. Quand je vois des routes mal alignées, un terrain embarrasé, je me rebute dès le commencement ; & je ne vais pas plus loin, à moins que l'importance des choses ne me fasse oublier la maniere dont elles sont présentées.

Je vous quitte pour aller voir un Milord qui pense fortement & qui s'exprime de même. Il ne peut comprendre que Rome puisse canoniser des hommes qui ont saintement vécu ; comme si l'on ne jugeoit pas des personnes par leur vie, & comme si Dieu n'avoit pas promis le Royaume des Cieux à ceux qui accompliront fidelement sa Loi.

Je crois cependant que l'excel-

80 LETTRES DU PAPE
lent Ouvrage du Saint Pere, de la
Canonisation des Saints, lui des-
fillera les yeux : il goûte infini-
ment ce Pontife, & il a une haute
idée de ses Ecrits. Adieu.

*Au Couvent des SS. Apôtres, ce 5
Novembre 1756.*

LETTRE XCIV.

A M. l'Abbé LAMI.

JE souhaite, mon cher Abbé,
pour l'honneur de votre pays &
pour l'Italie, que l'Histoire de la
Toscane qu'on se dispose à nous
donner, réponde parfaitement à
son titre.

Quelle belle matiere à traiter,
si l'Ecrivain, aussi judicieux que
délicat, fait sortir les Arts de ce
pays, où ils avoient été enfouis

CLÉMENT XIV. 81
pendant plusieurs siècles ; & s'il
peint vigoureusement les Médi-
cis, à qui nous devons cet inesti-
mable avantage !

L'Histoire rapproche tous les
siècles & tous les hommes dans un
point de vue, pour en faire une
perspective qui fixe agréablement
les yeux. Elle donne de la cou-
leur aux pensées, de l'ame aux
actions, de la vie aux morts ; &
elle les fait reparoître sur la scène
du monde, comme s'ils étoient
encore vivans, avec cette diffé-
rence que ce n'est plus pour les
flatter, mais pour les juger.

On écrivoit mal l'Histoire au-
trefois, & nos Auteurs Italiens ne
l'écrivent pas encore trop bien
aujourd'hui. On n'entasse que des
époques & des dates, sans faire

82 LETTRES DU PAPE
connoître le génie de chaque
Nation & de chaque Héros.

La plupart des hommes ne
considèrent l'Histoire que com-
me une belle tapisserie de Flan-
dres, à laquelle ils donnent un
coup d'œil. Ils se contentent de
voir des personnages éclatans par
la vivacité des couleurs; sans pen-
ser à la tête qui en ébaucha le des-
sein, non plus qu'à la main qui
l'exécuta. Et voilà comme on croit
tout voir, & qu'on ne voit rien.

Je défie qu'on puisse profiter de
l'Histoire, quand on ne s'attache
qu'à voir passer en revue des Prin-
ces, des batailles, des exploits;
mais je ne connois pas un meil-
leur livre pour instruire, quand
on considère la marche des évé-
nemens, & qu'on observe com-

CLÉMENT XIV. 83
ment ils furent amenés; quand on
analyse les talens & les intentions
de ceux qui faisoient tout mou-
voir; quand on se transporte dans
les siècles & dans les régions où
les choses mémorables se sont
passées.

La lecture de l'Histoire est un
sujet inépuisable de réflexions.
Il faut peser sur chaque fait, non
en homme minutieux qui doute
de tout, mais en critique qui ne
veut pas être trompé. Il est rare
que les jeunes gens profitent de
l'Histoire, parce qu'on ne leur
en parle jamais que comme d'une
lecture uniquement faite pour la
mémoire; au lieu qu'il faudroit
leur dire que c'est l'ame, & non
les yeux, qui doivent lire tous
les ouvrages historiques.

Alors on découvre des hommes qu'on encensoit, & qui déshonoroient l'humanité; des hommes qu'on persécuta, & qui furent la gloire de leur Nation & de leur siècle. Alors on connoît les ressources de l'émulation, les dangers de l'ambition; alors on voit l'intérêt comme le mobile universel des Villes, des Cours, des Familles.

Les Historiens ne font que rarement des réflexions, pour laisser à leurs lecteurs le loisir d'analyser les personnes dont on parle, & le soin de les juger.

Il y a dans toutes les Histoires du monde, des êtres qu'on apperçoit à peine, & qui quoique sous la toile, mettent tout en jeu. Celui qui lit bien, les saisit & leur fait

honneur de ce que la flatterie n'attribue que trop souvent à un homme en place. Presque tous les Princes, presque tous leurs Ministres ont un génie caché qui les fait agir, & qu'on ne découvre qu'en les décomposant pour les évaluer.

Aussi peut-on dire que les plus grands événemens qui étonnent le monde, eurent souvent pour auteurs des hommes subalternes, & même très-obscurs du côté du rang & de l'extraction. Bien des femmes, qui ne paroissent à l'extérieur que parce qu'elles sont les épouses d'un tel Prince, ou de tel Ambassadeur, & qu'on ne cite même pas dans les Histoires, furent souvent la cause des plus beaux exploits. Leur conseil pré-

valut, on les suivit; & les maris eurent tout l'honneur d'une entreprise, qu'ils ne devoient qu'à la sagacité de leurs épouses.

La Toscane fournit mille traits éclatans qu'une main habile peut nuancer de la maniere la plus vive & la plus tranchante. L'endroit où l'on fera voir des Princes aussi resserrés, & aussi-peu puissans que les Médicis, ressusciter les Arts, les ranimer dans toute l'Europe, ne fera pas celui qui fera le moins plaisir. Quand je me représente cette époque, il me semble voir un nouveau monde sortir du néant, un nouveau soleil venir éclairer les Nations. Que cet ouvrage, mon cher Abbé, n'est-il entre vos mains! vous lui donneriez toute la vie dont il est susceptible.

Adieu. On vient m'assiéger, & je ne veux pas me laisser bloquer, d'autant mieux que ce sont des visites de bienséance, & qu'il faut savoir être décent.

A Rome, ce 8 Novembre 1756.

LETTRE XCV.

*A M. le Comte ***.*

JE ne puis vous rendre toute ma joie, mon cher Comte, quand je pense que vous marchez maintenant d'un pas ferme dans le chemin de la vertu, & que vous êtes assez maître de vous-même pour tenir dans l'ordre vos sens, vos passions & votre cœur.

Oui, nous ferons ensemble le petit voyage que nous avons projeté. Votre société fait mes déli-

88 LETTRES DU PAPE

ces , depuis que vous êtes un homme nouveau.

Je vous présenterai volontiers au Saint Pere , quand vous viendrez ici ; & je vous proteste qu'il sera charmé de vous voir , surtout, lorsqu'il apprendra que vous aimez singulierement les bons livres. Vous le trouverez aussi gai que s'il n'avoit que vingt-cinq ans.

La gaieté est le baume de la vie ; & ce qui me fait croire que votre piété se soutiendra , c'est que vous êtes toujours d'une humeur enjouée. On se lasse insensiblement de la vertu , lorsqu'on se lasse de soi-même. Alors tout devient à charge ; & l'on finit par donner dans la plus triste misanthropie , ou dans la plus grande dissipation. J'approuve beaucoup les exer-

CLÉMENT XIV. 89

cices du corps auxquels vous vous livrez. Ils allègent l'esprit , & le rendent propre à tout : j'en fais usage , autant que l'état lugubre d'un Religieux me le permet.

Quand vous viendrez me voir , je vous dirai tout ce que l'irréconciliable Marquise allegue pour se justifier de ce qu'elle ne vous voit pas. Je pensai toujours que sa singuliere dévotion ne lui permettoit pas de faire une si bonne action. Elle veut soutenir sa démarche par vanité. Vous ne pouvez vous imaginer tout ce qu'il en coûte à certaines dévotes , pour avouer qu'elles ont tort.

Quant à vous , restez-en là. Vous lui avez écrit , vous lui avez parlé ; & certainement c'est bien assez , d'autant plus que S. Paul

90 LETTRES DU PAPE
nous dit qu'il faut avoir la paix
avec tout le monde, si faire se
peut, *si fieri potest*. Il savoit qu'il
y a des personnes infociables,
avec qui il est impossible de vivre
cordialement. Je vous embrasse
de toute mon ame, &c.

LETTRE XCVI.

Au R. P. LUCIARDI, Barnabite.

M. R. P.

Votre décision est conforme à
celle des Conciles; & je ferois
bien étonné que cela fût autre-
ment, d'autant plus que depuis
long-temps je connois l'étendue
de vos lumieres, & la justesse de
vos réponses.

Outre les excellens livres dont

CLÉMENT XIV. 91
vous faites régulièrement votre
compagnie, vous avez toujours
celle du Révérend Pere Gerdil,
dont le savoir, autant que la mo-
destie, méritent les plus grands
éloges.

Menagez votre fanté pour le
bien de la Religion, & pour nos
propres intérêts.

La ville (de Turin) que vous
habitez, connoît sûrement tout
le prix de vous posséder; car c'est
un lieu où le mérite est estimé &
chéri.

Je me ferois scrupule de vous
arracher plus long-temps à vos
lectures & à vos exercices de
piété. Ainsi je finis sans cérémo-
nie, en vous assurant qu'on ne
peut être plus cordialement, &c.

A Rome, ce 3 Décembre 1755.